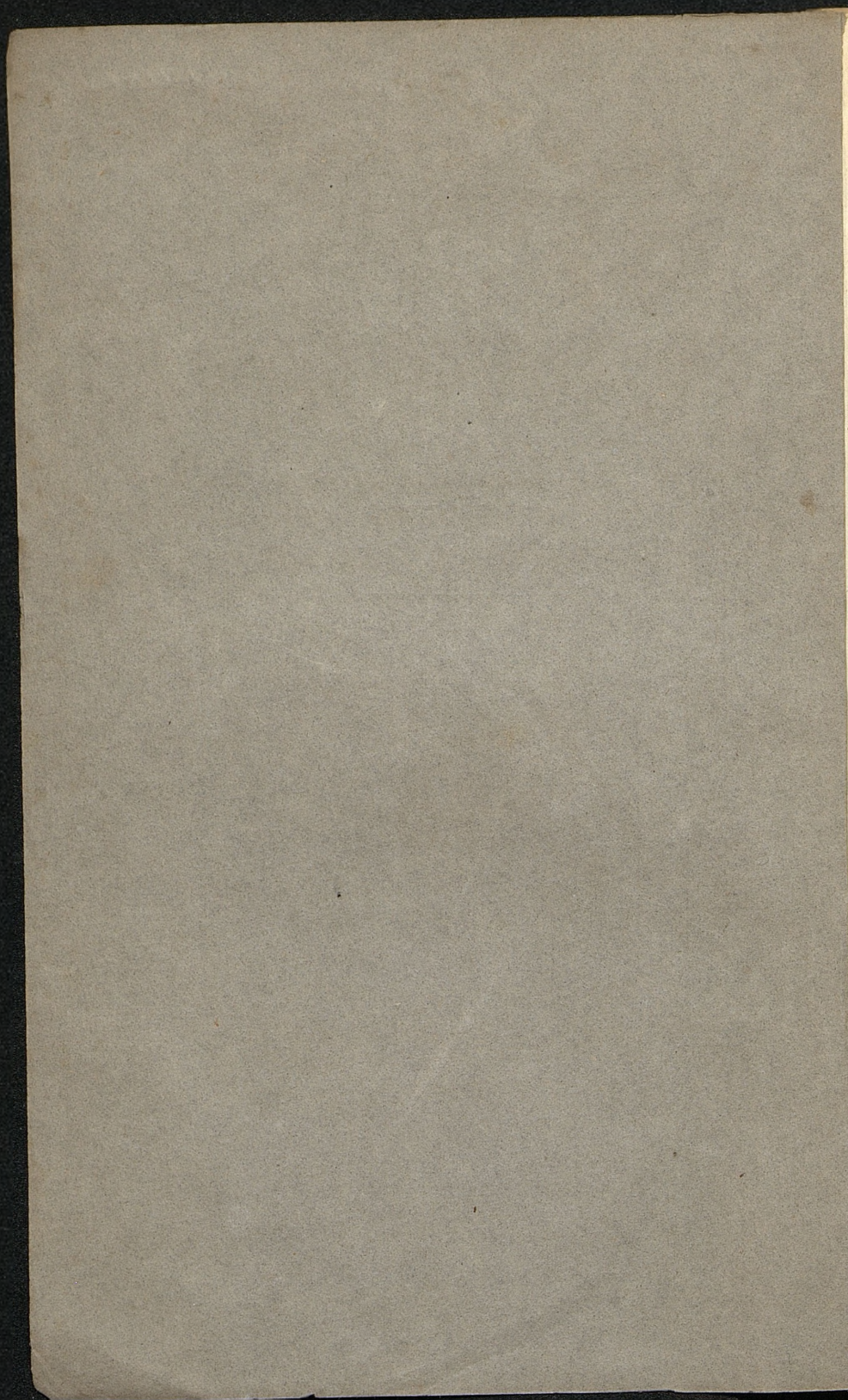


A. Guin

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX



Brun

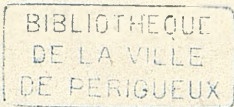
FUNÉRAILLES

DE

M. ADRIEN BRUN

Professeur de Physique

AU LYCÉE IMPÉRIAL DE GRENOBLE.



PZ 232

PÉRIGUEUX,

IMPRIMERIE D'AUGUSTE BOUCHARIE, RUE AUBERGERIE, 17.

—
1860.

E.P.
PZ 232
C 0002810469

FUNÉRAILLES

DE

M. ADRIEN BRUN

Professeur de Physique

AU LYCÉE IMPÉRIAL DE GRENOBLE.

Une belle intelligence vient de s'éteindre, un excellent, un noble cœur a cessé de battre. Notre compatriote, notre ami, Adrien Brun, professeur de physique au Lycée impérial de Grenoble, est mort le Jeudi saint, loin des siens, loin de son pays, mais entouré des soins de cette famille d'adoption, si nombreuse, si aimante, si dévouée, qui l'avait accueilli avec une bienveillance cordiale et sympathique, provoquée par les plus heureux dons du cœur, les plus solides qualités de l'esprit, le naturel le plus charmant, l'exquise bonté de son âme, si bien empreinte sur sa vive et intelligente physionomie que chacun,

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIQUEUX

en le voyant, se promettait de l'avoir pour ami.

Il venait de célébrer avec quelques camarades l'anniversaire de sa naissance. La conversation avait été gaie et animée; il se retirait, lorsqu'il ressentit comme une raideur douloureuse dans les articulations de chaque bras. Il se coucha, mais ne dormit pas. Le médecin ordonna des frictions de laudanum; mais l'état du malade s'aggrava et se compliqua avec une rapidité pour ainsi dire foudroyante. Cependant la science espérait encore; mais tels furent les progrès du mal que rien ne paraissait encore perdu quand l'agonie commença.

Sa dernière parole fut pour son père; il mourut en la murmurant; elle errait sur ses lèvres avec le soupir qui emporta son âme dans l'éternité!

La religion a pu adoucir les derniers instants de celui qu'il lui a dû être facile de réconcilier avec Dieu, dont les plus belles récompenses sont réservées aux meilleurs comme aux plus nobles cœurs.

La nouvelle de cette mort si inopinée se répandit bientôt dans la ville de Grenoble, et d'universels regrets, dont on retrouve l'expression dans les journaux de la ville, des larmes sincè-

res témoignèrent des vives sympathies de tous ceux qui, par position ou par le hasard des relations, avaient pu l'approcher et le connaître.

Adrien Brun comptait beaucoup d'officiers du 12^e chasseurs à pied parmi ses meilleurs amis; aussi leur douleur fut-elle bien vive lorsqu'ils apprirent le malheur qui venait de les frapper. L'un d'eux, M. le capitaine Paulin, son commensal, qui lui avait voué une amitié toute particulière, n'a cessé de lui prodiguer les soins du frère le plus tendre. Telle était la vivacité de son affection, qu'il la fit partager à son ordonnance, brave et honnête soldat, qui a veillé au chevet du malade pendant huit jours consécutifs, sans vouloir autre chose qu'une mèche des cheveux de celui que ses soins et sa tendresse n'avaient pu conserver à la vie.

Trois autres de ses amis intimes, MM. Gérard, sous-lieutenant au 12^e chasseurs; Moncourt, professeur de mathématiques, et Herbot, professeur de rhétorique, n'ont cessé de veiller, mais en vain, sur cette chère et précieuse existence.

Triste exemple de la fragilité de notre nature! A la veille d'obtenir le titre de docteur en médecine, qu'il poursuivait de ses désirs et de ses laborieux efforts, tout en parcourant la car-

rière universitaire, le jour anniversaire de sa naissance, Adrien Brun tombe malade et ne se relève plus !

Les trois Facultés de médecine, des sciences et des lettres, furent représentées à ses obsèques, qui eurent lieu au milieu d'un concours immense d'amis et de membres du corps enseignant ; tout le lycée, les professeurs en costume, y assista ; plus de 50 officiers se mêlèrent au cortège, où le Préfet, le Recteur, le Maire de Grenoble s'étaient fait représenter.

M. Moncourt, professeur de mathématiques au lycée impérial, et son ancien camarade à Ste-Barbe et à l'école Normale, a prononcé sur le bord de la tombe quelques paroles parties du cœur, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire, comme un témoignage de l'affection qu'Adrien Brun avait su inspirer à ses amis, à ses collègues :

« Mon pauvre ami,

» Je ne pensais pas, il y a quatre mois à peine, en nous voyant réunis après une longue séparation, qu'il me faudrait te rendre bientôt ces derniers devoirs, qu'une amitié commencée il y a dix ans me rend si pénibles !

» Tu meurs loin des tiens, dans une ville qui n'a

pas eu le temps de te connaître ; mais nous , du moins , nous avons pu apprécier la générosité et la loyauté de ton cœur , nous avons trouvé en toi ces qualités quelquefois dangereuses , mais toujours estimables , ces qualités qui sont la marque d'un cœur vraiment honnête : la fermeté , la droiture , la franchise.

» Adieu , mon cher ami , au nom de nos camarades de Sainte-Barbe et de l'école Normale , de tes collègues , de tes amis , de ta famille absente , à qui la mort est venue enlever tout à coup de si légitimes espérances ! »

Mais le sol natal qui , seul , est léger aux morts , réclamait les restes de cet enfant du Périgord.

Son digne frère , M. Jules Brun , nommé récemment percepteur à Cubjac , alla recueillir pieusement ses restes mortels , accompagné d'un jeune prêtre de Bergerac au cœur généreux , M. l'abbé Parrot , et les ramena à Coulaures (Dordogne). Quel n'a pas été son attendrissement en voyant la nombreuse population qui était venue à une grande distance du bourg au devant du funèbre cortège ! De tout petits enfants , des vieillards courbés par l'âge , puisant dans la vivacité de leur affection et de leurs regrets des forces qu'ils n'avaient pas encore ou qu'ils n'avaient plus , avaient ainsi parcouru un long chemin pour se trouver plus tôt auprès de celui qui s'était si

bien fait aimer de tous par la douce bonté de son cœur et l'affabilité de ses manières.

Quoi de plus touchant que ce sympathique empressement de cette bonne population des campagnes au sein de laquelle il était né et avait grandi? Son corps est resté déposé jusqu'au jour des funérailles, forcément retardées, dans une des modestes chambres de la maison paternelle, que des mains délicates et amies avaient pieusement apprêtée et ornée en forme de chapelle. Les obsèques, qui ont eu lieu lundi 16 avril, avaient attiré un concours immense, tous éprouvant le besoin de manifester à une famille tant aimée dans le pays et méritant si bien de l'être, combien on prenait part à son affreux malheur. La cérémonie religieuse a été célébrée par le digne curé de la paroisse, dont le visage trahissait la plus vive émotion, et qui était assisté de MM. les curés de Savignac, de St-Germain, de St-Pantaly, de M. l'abbé Petit et de M. l'abbé Parrot.

M. Jules Brun, voulant remplir jusqu'au bout son noble et si pénible devoir, est resté près du cercueil pendant tout le temps qu'ont duré les prières de l'Eglise; mais ses forces, épuisées par les fatigues physiques et morales d'un si douloureux voyage, l'ont abandonné au sortir

de l'église, et il est tombé sans connaissance entre les bras de ses amis. Puisse-t-il, ainsi que son malheureux père et sa pauvre mère, trouver quelque adoucissement à sa profonde douleur dans les sympathies non moins vives qu'universelles dont lui et les siens sont entourés !

Un collègue, un ami, dont le vieux père, tombé malade à Bergerac, dans une visite faite à cette excellente famille, y avait reçu les soins les plus dévoués et les plus affectueux, a payé sa dette de cœur en prononçant sur la tombe du défunt les paroles suivantes, au milieu des pleurs et des sanglots de tous les assistants :

« Avant que la terre ne recouvre le dépôt sacré que nous lui confions, vous tous réunis autour de cette tombe si prématurément ouverte, permettez à une voix amie de se faire l'interprète de vos soupirs et de vos larmes.

» Ce bon Adrien que nous vîmes naguère si plein de vie et souriant avec bonheur pour ses bons parents à la perspective d'un brillant avenir, le voilà donc revenu parmi nous sous la pieuse escorte de l'amitié fraternelle et du dévouement sacerdotal. Mais, hélas ! dans quel triste état il nous est rendu ! Cette main, qui tant de fois pressa la nôtre avec une cordiale affection, elle est maintenant immobile et glacée ; ces yeux dont le regard, à la fois vif et doux, reflétait une si belle in-

telligence, ils sont couverts d'un sombre voile; cette bouche, tour à tour aimable interprète d'une pensée fine et ingénieuse ou d'un sentiment délicat et noble, la voilà désormais muette et décolorée. — Hélas! nous n'entendrons plus cette voix sympathique, écho fidèle d'une âme affectueuse et avide d'épanchement.

» Mais pourquoi contempler plus longtemps les désolants ravages de la mort? Détournons plutôt la vue de cet affligeant tableau, et environnant de nos pieux souvenirs le lieu où va dormir jusqu'au jour du commun réveil notre si regrettable ami, cherchons à le faire revivre tel que Dieu nous l'avait donné.

» Oh! comme il devait être aimable enfant celui qui, par un heureux privilège, avait su, au milieu des plus graves fonctions, conserver l'expansive gaité du jeune âge! Il ne nous fut pas donné de le connaître à cette première époque d'une si courte existence; mais ce qu'il fut alors, les pleurs de cette foule attendrie, accourue de plusieurs communes, ne le proclament-ils pas plus haut que tous les discours?

» Au milieu de toutes ces figures consternées, n'en distinguez-vous pas une sur laquelle se manifeste presque toute l'intensité de l'amour maternel? Cette femme éplorée, vous la reconnaissez, n'est-ce pas? C'est elle qui, associée aux sollicitudes et aux joies de la maternité, essuya les premières larmes et reçut les premiers baisers de notre cher Adrien. Elle pleure, et elle a bien raison, car elle n'avait pas donné son lait à un ingrat. Que de fois, pendant les dernières vacances, nous avons vu avec attendrissement notre affec-

tueux ami l'embrasser avec effusion et la réjouir par les plus caressantes paroles ! Cette inaltérable mémoire du cœur pour une seconde mère n'est-elle pas l'indice certain d'une délicate et noble nature, et l'un des traits les plus charmants de cette aimable physionomie ?

» Quand le temps fut venu d'échanger les genoux de la mère contre les bancs de l'école, tous ses maîtres émerveillés constatèrent en lui une intelligence précoce et à la hauteur d'une si belle âme. Vainqueur de ses jeunes rivaux, on ne le vit jamais prendre avec eux le ton d'une orgueilleuse supériorité, et toujours il resta leur camarade le plus recherché comme le plus aimé, grâce à l'aménité de son caractère et à l'entrain de sa bonne humeur. Dans tout le cours de ses études, dont sa merveilleuse facilité abrégua la durée ordinaire, de nombreuses couronnes vinrent prouver périodiquement l'heureuse organisation de cet esprit d'élite. Devenu, à la suite d'un brillant examen, élève distingué de l'école Normale supérieure, il développa rapidement, sous la direction des plus habiles maîtres, les dons précieux que lui avait prodigués la nature.

» Sorti triomphant et de prime-abord des difficiles épreuves de l'agrégation ès-sciences, il était devenu, tout jeune encore, un des professeurs les plus justement appréciés de l'Université, joignant à une mémoire non moins prompte que fidèle, une grande finesse d'observation, et, par-dessus tout, une netteté de langage et un talent d'exposition qui, d'avance, lui marquaient sûrement sa place dans une des chaires de

l'enseignement supérieur. Un mérite si incontestable était encore rehaussé en lui par les charmes de la piété filiale, et, après toutes ses victoires classiques, on voyait que, lui aussi, se félicitait avant tout de la joie qu'en ressentiraient ses bons parents.

» Il ne faut donc pas s'étonner qu'un si heureux naturel et tant de science, unis à tant de modestie, lui eussent valu les témoignages flatteurs d'un haut et puissant patronage. L'homme éminent que la ville de Périgueux s'honore de voir placé sur un des degrés les plus rapprochés du trône, reçut toujours notre jeune ami avec une sympathique bienveillance qui ne fait pas moins l'éloge de notre illustre compatriote que du modeste jeune homme qui en était l'objet.

» Le savant professeur dont les intéressantes leçons captivaient son sympathique auditoire, l'hôte recherché dont la conversation instructive et pleine de charmes était goûtée des plus hautes intelligences, ne séduisait pas moins les esprits sans culture par ses causeries familières, sa bienveillante simplicité et son aimable abandon. Heureux de se trouver au milieu des bons habitants des campagnes et si supérieur à son entourage, il se mettait à la portée de tous, trouvant pour chacun un mot amical et qui allait droit au cœur. Grâce à un grand bon sens uni à un cœur délicat, il ne choqua jamais personne par un ton orgueilleux et pédantesque. Ayant l'aimable simplicité d'un enfant, il ne retrouvait ses connaissances si variées que quand il s'agissait de donner un utile conseil.

» J'ai essayé de dire quel fut, quant aux dons de

l'esprit, celui que nous pleurons; mais comment dépeindre dignement ce qu'il était sous le rapport des affections domestiques? Combien de fois, dans des causeries intimes, son excellent père nous a répété, avec autant de vérité que de tendresse : « Notre pauvre Adrien fait tout en vue de notre bonheur; mais il ne nous a causé la moindre peine. » Heureux le fils qui mérite un tel témoignage, et bien malheureux les parents qui perdent un tel fils!

» Modèle de la piété filiale, Adrien le fut aussi de l'amitié fraternelle. — Mieux partagé dans un héritage de famille, quand on lui parlait de sa position de fortune, il disait du premier ami que lui avait donné la nature : « Il sera riche, lui aussi, puisque je le suis. » Oh ! qu'il a fallu de force d'âme à ce pauvre Jules, frère par le cœur aussi véritablement que par le sang de notre bon Adrien, pour aller ainsi chercher au loin ses restes mortels et les ramener au pays natal ! Un ami au cœur généreux, un prêtre compatissant, s'étant spontanément offert pour l'accompagner dans un si pénible voyage, n'a cessé de le soutenir et de le fortifier jusqu'au bout de sa noble mission. Béni soit Dieu d'avoir inspiré à ce digne représentant du Christ la pensée d'un pareil dévouement !

» Si nous suivons maintenant notre pauvre Adrien hors du cercle de la famille, nous admirerons en lui les deux qualités les plus propres à attirer l'affection, c'est-à-dire l'indulgence et le désir d'obliger. Aussi, quels amis il s'est fait partout où il a été connu ! Ses allures franches, son âme droite, son esprit aimable

lui conciliaient les vives sympathies de tous ceux qui l'approchaient, et comme on l'a dit d'une de nos plus chères célébrités du Périgord : « Il réunissait la pro- » fondeur à la gaieté, et la bonhomie à la finesse. Ja- » mais on ne le quittait sans désirer le revoir, et bien- » tôt on devenait son ami. »

» Fils aimant et respectueux, frère tendre et dévoué, ami sûr autant que généreux, professeur des plus distingués, tel fut, en résumé, celui que Dieu vient de ravir à la terre. Oh ! que la mort est sinistre, quand elle vient ainsi détruire avant l'âge de si douces et de si pures affections ! Que n'a-t-il été donné du moins à sa malheureuse famille, à ses anciens amis, de lui prodiguer les derniers soins et de recueillir son dernier souffle ! Dieu ne l'a pas voulu. Pleurons, mais ne murmurons pas, et bénissons au contraire la main miséricordieuse qui se montre toujours après les rudes coups, d'avoir rassemblé près de notre cher mourant de nouveaux, mais de bien bons amis. Formant autour de lui comme un rempart de cœurs dévoués, ils l'ont fraternellement soutenu dans sa dernière lutte, en lui procurant les ineffables secours d'une religion toute d'amour et d'espérance.

» Merci au nom de toute une famille désolée, merci au nom de nous tous à ces amis dont nous ne connaissons qu'à peine les noms, mais qui nous seront toujours bien chers ! Merci surtout à celui d'entre eux qui, en faisant tout ce qu'aurait fait un frère, a révélé un de ces nobles cœurs où les mâles vertus militaires se trouvent si admirablement unies aux délicatesses

du sentiment et à la vivacité des affections. Il sera désormais, ou plutôt ils seront tous nos amis, puisqu'ils étaient ceux de notre cher Adrien, et qu'ayant mérité son estime et ses sympathies, ils ne peuvent que lui ressembler.

» Daigne le ciel, qui les a si noblement inspirés, les récompenser de leur pieuse et tendre sollicitude !

» Le ciel ! Ah ! voilà bien où nous devons reporter nos yeux mouillés de larmes. Le ciel ! n'est-ce pas le rendez-vous commun de toutes les âmes pures et aimantes comme celle qui nous a été sitôt ravie. — Le ciel ! Oui, c'est là que nous nous retrouverons un jour, cher Adrien, pour ne plus nous quitter jamais et pour nous aimer toujours.

» Adieu donc, ô le meilleur des amis, et au revoir là-haut !

